« LES MORTS POUR LE DIRE »

Jean-Pierre LEBRUN

J'ai repris ce titre « Les morts pour le dire » à un article de Michel Schneider, dans la revue Esprit de décembre 2002, un article sans doute discutable mais très intéressant, qui s'appelle « Des crimes de notre temps, notes sur les récents attentats à la vie d'hommes politiques ». Michel Schneider est un psychanalyste freudien qui s'intéresse beaucoup à la musique et qui est également l'auteur d'un ouvrage qui a fait parler de lui et qui s'appelle « Big Mother », récemment publié aux éditions Odile Jacob.

Dans cet article, où il reprend cette expression « Les morts pour le dire », j'ai retrouvé une préoccupation qui avait déjà été la mienne – j'en avais fait une intervention lors du Colloque sur les psychoses à Bruxelles[1] –, puisqu'il se consacre à interroger la tuerie de Nanterre. Richard Durn est cet homme d'une trentaine d'années, qui a, comme vous le savez, il y a à peine plus d'un an, tué huit personnes lors d'une séance du conseil municipal de Nanterre, et qui en a blessé une vingtaine d'autres, pour vouloir ensuite se donner la mort. Il n'y a pas réussi sur le champ – il en a été empêché – mais, le lendemain, il s'est jeté du quatrième étage des locaux de la Police Judiciaire, à Paris alors qu'il était interrogé. Cette tuerie m'a intéressé ainsi que son auteur parce qu'elle est à la jointure du social et du singulier et à ce titre, rejoint mes préoccupations théorico-cliniques autour de la question que je travaille : Subjectivité et lien social.

Je suppose d'ailleurs que c'est ce qui a fait que Christian Demoulin m'a demandé d'intervenir à cette journée sur la violence. Cela étant dit, cette invitation a aussi à voir, comme il l'a rappelé tout à l'heure, avec le séminaire que nous faisons en commun ici à Liège et où nous tentons d'élaborer la question des nouvelles pathologies. Je profite d'ailleurs de l'occasion pour le remercier de son invitation, et de vous dire le plaisir que j'ai à participer à votre Colloque aujourd'hui.

Alors je partirai volontiers d'un constat, qui est également celui que fait Michel Schneider d'ailleurs. C'est qu'il y aurait un pas, presqu'un saut épistémologique, pourrait-on dire, entre la tuerie de Nanterre et celle perpétrée il y a une vingtaine d'années à l'assemblée du gouvernement du Québec par le caporal Lortie.

Il s'agit du fameux "crime du Caporal Lortie", dont Pierre Legendre a fait le titre d'un ouvrage bien connu, dans lequel le protagoniste avance : « Le gouvernement du Québec avait le visage de mon père ». Comme vous le savez, ce personnage a tué – heureusement il s'est retrouvé un jour où il n'y avait pas de séance du Parlement – quelques uns des gardiens qui se trouvaient dans le Parlement du Québec. Il aurait pu faire un véritable carnage, parce qu'il était très bien armé. Et Legendre commente ainsi cette tuerie : « Le crime s'attaque au principe logique dont nous vivons tous, le criminel et nous, et il met en cause la référence absolue, le tiers fondateur ».

Alors la différence est toute simple et même un peu grossière, si on aborde les choses ainsi : c'est que Richard Durn ne s'attaque pas du tout au père. On pourrait en revanche dire que, en profitant de l'ambiguïté de la langue, que c'est à la « mère », qu'il s'en prend, puisqu'effectivement la seule personne comme il l'a énoncé qu'il voulait tuer de manière non anonyme, c'était la maire de Nanterre.

Peut-être donc que nous pourrions abusivement sans doute, mais pour faire vite résumer le saut qu'il y a entre ces deux tueries : c'est que l'une s'adresse, grossièrement on pourrait dire, j'insiste, au personnage paternel alors que la seconde s'adresse plutôt au personnage maternel.

[1] Cette intervention remaniée doit être publiée sous le titre *Richard Durn ou la tragédie d'un enfant de personne*, dans la revue "Psychologie clinique",numéro consacré à "Le fait clinique", parution 2004.

C'est d'ailleurs ce que Michel Schneider reprend à sa façon lorsqu'il dit : « Le crime politique visait hier le pouvoir représenté comme la figure paternelle, maintenant, il s'exerce contre un pouvoir maternant ». Le parricide d'hier serait-il donc devenu aujourd'hui un matricide ? Laissons cette question en ces termes.

Je profiterai encore de ce qu'avance Michel Schneider pour signaler un trait. Il essaie de caractériser les crimes actuels. Et l'un des traits, dit-il, c'est que les auteurs ne semblent pas être fous. Les régicides hier étaient des paranoïaques, aujourd'hui il s'agirait plutôt de "personnalités limites". Et il ajoute d'ailleurs, ce qui n'est pas sans susciter une critique que l'on pourrait faire à son travail, toute une argumentation à propos de la schizophrénie. Comme s'il était lui-même quelque peu confus sur la différence entre psychose et border-line.

Mais ceci m'amène à poser la question : s'agit-il de psychose ou pas dans cette affaire ? Pourrions-nous parler ici de ce que Lacan avait appelé – au moins une fois – une psychose sociale ? Ou bien s'agit-il d'une psychose au sens classique du terme, c'est à dire impliquant une forclusion du Nom-du-Père ? Autrement dit encore, cette tuerie relève-t-elle de l'histoire singulière de ce sujet, ou bien, au contraire - et quand je dis « ou » il peut y avoir évidemment aussi le recouvrement, et l'issue est sans doute de ce côté-là - cela renverrait-il à notre vie sociale dans laquelle, justement, les modalités, pour le sujet, de trouver sa place ne lui seraient plus données ?

Je soutiendrai d'emblée que tout se passe comme si la tuerie de Nanterre supposait une incidence du social, et c'est cette incidence du social qui nous intéresse précisément aujourd'hui, dans la mesure où elle articule la violence avec le lien social.

Je voudrais vous dire que ce qui m'a autorisé à soutenir cela, c'est qu'il y a eu d'importants extraits du journal intime de Richard Durn qui ont été publiés dans Le Monde, tout simplement… Je ne vais pas vous en faire ici la lecture, mais je vais quand même vous en citer quelques passages pour vous faire percevoir à quel point ses propos pourraient se retrouver dans la bouche de n'importe qui aujourd'hui, en tout de n'importe qui se trouve en situation marginale dans le social, et Dieu sait s'ils sont nombreux.
« Je suis de plus en plus isolé et je mène des actions complètement incohérentes. Je suis au chômage. Je ne sais toujours pas dans quel domaine je veux travailler. J'ai peur d'entrer dans un monde professionnel où je me ferai chier et où je n'évoluerai pas. » « Je m'appelle Richard Durn. J'ai plus de 33 ans et je ne sais rien faire dans la vie et de ma vie. Je suis onaniste depuis au moins vingt ans. Je ne sais plus ce qu'est le corps d'une femme et je n'ai jamais vécu de véritable histoire d'amour. Je me branle par solitude, par habitude de dégoût de moi-même, par volonté d'oublier le vide de ma vie et sans doute par plaisir. J'ai raté mes études et n'ai aucune profession car j'ai peur de travailler et de prendre des responsabilités. Je ne sais pas comment me battre dans le monde du travail, me lier avec les gens sans chercher à m'attacher à eux comme un enfant perdu sans la présence de ses parents. Je ne me suis jamais battu pour conquérir quelque chose dont j'avais envie et qui me rendrait libre et heureux. Je n'ai pas évolué. Je n'ai pas franchi les étapes d'une vie d'homme. Et, le jour même de la tuerie il écrivait : « Maman – il n'avait que sa mère puisqu'elle avait d'ailleurs eu soin d'effacer toute référence possible à son père –, Maman, il y a longtemps que je devrais être mort. Je ne sais rien faire dans la vie. Mais maintenant, la lâcheté, ça suffit. J'ai capitulé, il y a bien longtemps. Je voulais aimer, apprendre à travailler, apprendre à me battre pour des gens et des choses que j'aime. Je voulais être libre, mais j'ai une mentalité d'esclave et de faible. Je me sens sale. Depuis des années, depuis toujours, je n'ai jamais vécu. Je me suis trop branlé, au sens propre comme au sens figuré. Je suis foutu. Je n'ai ni passé ni avenir. Je ne sais pas vivre l'instant présent. Mais je dois crever, au moins, en me sentant libre et en prenant mon pied. C'est pour cela que je dois tuer des gens. Une fois dans ma vie, j'éprouverai un orgasme, j'éprouverai le sentiment de puissance d'être quelqu'un. Vivre, c'est prendre des responsabilités. C'est faire des choix. C'est se battre. C'est comprendre qu'on est souvent seul, avec des rencontres plus ou moins longues, des vies entremêlées. Mais même si on est seul, il faut lutter et ne pas se laisser envahir par des complexes stupides. ».

Ce soir-là, Richard Durn assassinait huit personnes du conseil communal de la ville où il résidait et en blessait grièvement une vingtaine d'autres, pour finir le lendemain par se supprimer lui-même.

Alors, je me servirai de cette tragédie pour faire entendre à quel point le social et le subjectif peuvent aujourd'hui s'entremêler, s'articuler, justement à un moment où, comme

vous le savez, on assiste à une mutation du lien social[2], avec une série de conséquences tout à fait importantes, sur lesquelles je ne vais pas non plus m'étendre car je vais me limiter à examiner un point précis.

Mais je dois quand même vous indiquer comment je vois la mécanique de l'enchevêtrement entre singulier et social. J'ai l'habitude pour cela de m'appuyer sur une construction à cinq étages même s'il n'y a aucune prévalence à faire valoir d'un étage sur l'autre. Ces cinq étages sont comme à considérer les maillons d'une chaîne, et je voudrais vous faire entendre ce qui s'y trouve solidairement, au niveau de la structure, mis en place.

Ils sont respectivement l'étage de *c*e que Lacan a appelé *l'humus humain,* l'étage du social humain, l'étage de la société concrète, celui des premiers autres qui entourent le sujet, autrement dit l'étage de la famille et celui de la réalité psychique du sujet.

L'étage de l'humain, si l'on s'en réfère à ce qui le spécifie, à savoir le langage, exige une perte, celle de la jouissance absolue, immédiate, totale. Du seul fait d'entrer dans le champ de la parole, le sujet s'exclut de la toute-jouissance et se trouve ainsi marqué par la négativité. S'inscrit ainsi pour lui que toujours quelque chose vient à manquer non par accident, mais de structure, l'affecte de ce fait une déception irréductible, une insatisfaction incontournable ; son être s'entame ainsi d'une perte – d'un moins-de-jouir, d'une soustraction de jouissance – qui va servir de fondement aussi bien à la Loi qu'au désir.

Au deuxième étage, la limite – la négativité – qui sert de fondement à la Loi – même si c'est la Loi qui semble dans l'après-coup fonder la limite – sera dans le social humain toujours présentifiée par l'interdit de l'inceste. Ce dernier est en effet universel et distingue le monde de la nature de la culture. Toute société humaine implique ce renoncement à la toute-jouissance que métaphorise la mère et impose de ce fait l'éloignement du corps à corps avec la mère pour aller prendre sa place d'homme ou de femme dans le social.

Au troisième étage, chaque société selon ses modalités propres qui font d'ailleurs sa spécificité culturelle, organise des règles et des lois qui ne sont que des développements de cet interdit fondateur. Ainsi chaque société s'est toujours donné la charge d'organiser la transmission de cette limitation de jouissance via les normes qu'elle secrète. Et même si les contenus culturels sont éminemment différents, il n'en reste pas moins qu'ils ont toujours la même fonction, celle de soutenir l'assentiment de tous à consentir à cette perte de jouissance.

A l'étage de la famille, des premiers autres, c'est au travers de la relation à ces derniers que le sujet rencontre cette limite à la jouissance. La jouissance de la mère lui est interdite, et cela du fait du père, ou plutôt de l'homme de la mère, cela via le féminin de la mère. Sans entrer ici dans des distinctions pourtant essentielles, disons que la jouissance est représentée par la mère et que le père viendra représenter la perte de jouissance qu'implique le langage. Ainsi c'est à ces premiers autres qu'incombe la tâche de faire avaler à l'enfant, au futur sujet la couleuvre de cette nécessaire soustraction de jouissance.

Dans le même mouvement, l'enfant devra consentir à renoncer à la toute-jouissance – ce qu'on appelle aussi renoncement à la toute puissance infantile ou castration symbolique – pour pouvoir accéder au désir.

Ainsi, du fait de la solidarité de cette perte nécessaire à chaque étage du dispositif, la ligne de partage entre la jouissance et le langage semble être mise en place par la Loi que servent les parents, alors qu'en fait, ce ne sont que les contraintes du langage qui ont été ainsi comme habillées par l'interdit de l'inceste.

Il semble bien que la solidarité de cet quintuple étagement a été responsable durant des siècles de la transmission de la limite nécessaire à la spécificité de *l'humus humain* et à la physiologie du désir. Or, je soutiens la thèse que cette solidarité quant à la nécessité d'une soustraction de jouissance est aujourd'hui remise en cause ou en tout cas que sa visibilité est estompée et que c'est aux conséquences de cette organisation inédite que nous avons à faire.

Alors, entendez bien ce que veut dire « soustraction de jouissance ». Il ne s'agit pas de prôner mystiquement le renoncement, ni de vanter les mérites d'une quelconque abnégation, il s'agit simplement de faire

[2] Je renvoie ici à mon article La mutation du lien social"accessible sur Internet, voir http://www.freud-lacan.com.

entendre que cette soustraction de jouissance est nécessaire à ce que se produise cette dimension du sujet. Comme on doit remarquer que pour parler, il ne faut pas avoir la bouche pleine. C'est une contrainte pragmatique. Il faut un impossible, pour permettre le possible. C'est seulement en tant que permettant le possible que l'impossible est intéressant. Ce n'est donc nullement pour faire un éloge de la rencontre de l'impossible.

Donc, cette nécessité de la soustraction de jouissance, – c'est l'hypothèse que je soutiens – cette solidarité entre les différents étages, se trouve remise en question dans le concret d'aujourd'hui, dans ce qu'ici on appelle discours du capitalisme, et que moi je me permets d'appeler un petit peu autrement bien que ça le rejoigne. En effet, il se trouve, à l'étage de notre société, que cette nécessité du moins de jouir est subvertie, et cela via la congruence du discours de la science, du démocratisme – je ne parle pas de la démocratie, je dis du démocratisme – et du libéralisme économique débridé dans lequel nous baignons, autrement dit dans notre société de marché. J'avancerai que c'est la congruence de ces trois tendances qui caractérise quand même notre modernité et même surtout notre post modernité ou notre hyper modernité – je ne vais pas développer cela non plus sinon ce sera trop long. Simplement, tout se passe comme si ces trois phénomènes venaient, chacun à leur façon – j'insiste beaucoup sur le « tout se passe comme si » – délégitimer la nécessité de ce moins de jouir. La soustraction de jouissance n'y est comme plus évidente, ne va plus de soi. Alors, je dis bien « tout se passe comme si », car bien évidemment, cette nécessité est toujours présente, bien sûr. Mais tout laisse croire que ces trois courants se seraient alliés pour ensemble venir estomper l'appréhension de cette nécessaire soustraction.

Voyez par exemple le religieux. Il est évident que le lien soutenu par la religieux, le lien social impliqué par le religere, était une manière très judicieuse pour faire transmettre à chacun l'appréhension de cette nécessité du moins de jouir, puisque ceci impliquait que le paradis était perdu et que si vous pensiez à le retrouver, ce n'était possible qu'après la mort. Autrement dit pour le paradis, vous pouviez repasser ! Manière de ne pas vous laisser de doute sur la nécessaire soustraction de jouissance. Ce message passait bien dans le social. L'Imaginaire social était construit avec cette vérité implicite. Et bien aujourd'hui, on se trouve un petit peu démuni par rapport à cette référence, qui, comme vous le savez, ne fonctionne plus du tout de la même façon.

Je reviens au fil de la subjectivité. Je voulais simplement vous faire percevoir qu'il y a un effet de ce « tout se passe comme si » cette nécessité du moins de jouir n'était plus indispensable. Il y a un effet majeur, qui ne semble pas être d'emblée repéré, mais qui est pourtant évident. Et cet effet majeur, c'est que cela entraîne la délégitimation de tout qui à la charge de soutenir pour un autre la nécessité de ce moins de jouir. Délégitimation des parents, je parle au sens large, du père, bien sûr, mais aussi du chef, de l'enseignant, et encore du pouvoir politique qui ne sait plus d'où il peut soutenir de venir priver les jouissances privées au nom du collectif.

Pour reprendre une autre façon de le dire, à partir du moment où ce point d'impossibilité est gommé, effacé, et bien évidemment, on aura beau chercher à savoir d'où on va pouvoir se légitimer ! Il s'en suit une sorte de délégitimation généralisée, à laquelle nous devrions être plus sensible parce que cela permettrait d'entendre qu'il ne s'agit pas tant de chercher qui est responsable de cet effet que de prendre la mesure que nous sommes quelque part tous atteints. Nous n'en sommes pas morts, mais nous sommes tous frappés.

Ceci montre bien aussi comment, du coup, s'est installée l'ère du soupçon généralisé, par exemple à l'égard du père considéré d'emblée aujourd'hui comme susceptible d'abuser. Dans un tel contexte, dès que quelqu'un se légitime de cette place là, il se trouve immédiatement soupçonné d'excès, d'arbitraire, de caprice.

Ce que je veux avancer par là, c'est que cela a aussi un autre effet, dont on ne perçoit peut-être pas très bien l'ampleur, mais qui m'a l'air de plus en plus évident, et qui est l'effet de cette configuration sociale sur la construction de la subjectivité. Du fait d'un tel cas de figure, nous devons nous apercevoir que le sujet en train de se constituer, l'enfant mais aussi l'adolescent, et même l'adulte à un moment donné de son histoire car le processus de construction est toujours susceptible de se parfaire, n'a plus d'autre à rencontrer.

Si l'autre se sent délégitimé pour occuper cette place d'agent de soustraction de la jouissance, il ne soutient plus d'être le lieu d'adresse de la haine de celui qui se voit remis à sa place par cette soustraction. Entendons-nous bien, je ne veux pas ici insister sur le fait que le sujet ne rencontrerait plus un autre qui serait un

interdicteur, ce qui est vrai, mais tel n'est pas l'essentiel. L'important, que je veux indiquer, c'est au contraire, qu'il ne rencontre plus dès lors un autre qui peut lui faire entendre le changement de sens de la limite. Que, justement, le problème, le préjudice même, c'est qu'il ne rencontre plus un autre qui va lui faire entendre la valeur fondatrice de ce moins de jouir, puisque c'est cet impossible qui fonde le possible, justement. Autrement dit, il y a, pour ceux qui sont dans ce trajet de subjectivation, de moins en moins de rencontres avec des opérateurs « possibilisants », avec un autre qui vient je dirais, non pas incarner l'impossible possibilisant – le mot « incarner » je ne l'aime pas, parce qu'il peut être entendu du côté de la substantification -, mais qui vient lui donner chair vivante. Donner chair vivante à l'impossible possibilisant, voilà la rencontre qui se dérobe du fait de notre fonctionnement social.

Je pense donc qu'à cause de ce contexte, nous avons à faire à une sorte de suspens de la subjectivation, puisque comme vous le savez, nous ne naissons pas sujet, il faut le devenir. Or ce dispositif introduit comme une désactivation du mécanisme de subjectivation, puisque ce n'est pas une rencontre avec un impossible possibilisant qui a lieu mais ce qui s'organise, c'est plutôt un évitement de la rencontre qui laisse le sujet dans un tout possible néantisant. Un exemple de cela, et je trouve que la langue le rend très bien - il faut je crois être très attentif aux mots qui changent dans la langue – c'est l'expression « avoir la haine ». Vous savez que ce terme a émergé depuis une dizaine d'années alors que jusque là, c'était « avoir de la haine pour ». « Avoir de la haine pour », évidemment implique une adresse, une rencontre. En revanche, « avoir la haine » vient bien indiquer qu'il s'agit d'avoir quelque chose d'encombrant, qui colle à la peau, et dont on ne sait pas très bien comment se débarrasser. C'est donc devenu intransitif, interstitiel, sans adresse, désabonné à l'Autre, non vectorisé.

Et comme vous le savez, cela permet justement de faire un discernement dans les violences. Il ne s'agit pas de la même chose quand c'est une violence ciblée, adressée à quelqu'un, ou quand il s'agit de mettre le feu à des voitures. Cela indique bien que le processus d'élaboration de la haine n'est plus accessible à celui qui doit la subjectiver.
J'ai justement retrouvé, et je vais vous en dire un mot, dans un ancien texte de Safouan une formulation sur cette question, bien qu'elle ne visait absolument pas la violence au moment où il l'a prononcée. En 1972, au congrès de l'Ecole Freudienne de Paris[3], Moustapha Safouan se demandait : « Qu'advient-il du sujet quand la signification phallique est seule à se produire au cours de son histoire, quand aucune médiation paternelle réelle ne vient remanier les effets imaginaires de la métaphore paternelle ? ». En ce cas, c'est comme s'il n'y avait pas d'articulation avec le père, pas de rencontre, et donc aucun remaniement possible puisqu'il n'y a plus de rencontre. Et Safouan d'avancer : « Eh bien, il en résulte l'Oedipe inversé. Non pas l'Oedipe inversé comme composante normale dans le complexe, mais en tant que Ruth Brunswick y désigne le ressort pathogène dernier dans le cas de l'homme aux loups ».

Autrement dit, ce cas de figure rejoint justement ce que l'on désigne par les états limites, puisque même Lacan avait parlé de l'homme aux loups comme d'un *border-line* [4] Mais Safouan de poursuivre encore : « Nul doute que, pour ce dernier, son père était Dieu : ce vers quoi devait tendre ses efforts pour être. Il voulait être un "monsieur comme papa". D'où une attente phallique qui ne l'a pas seulement mis dans une position féminine, mais qui l'a poussé vers une identification active avec sa mère allant jusqu'à la reproduction de ses symptômes.» Et plus loin, Safouan évoque la particularité structurale d'un tel sujet (en l'occurrence, l'homme aux loups) qui réside en ceci : « l'attente du phallus était à la mesure de la force avec laquelle il avait répudié, forclos, la menace de castration, c'est-à-dire qu'elle était sans borne » et l'auteur d'ajouter encore dans une note, « cette forclusion se distingue de celle de Schreber, en ce qu'elle constitue un mécanisme de défense et non pas un défaut primordial du symbolique comme tel [5]»

Nous voilà donc face à une forclusion d'un autre tabac que celle décrite habituellement sous le terme de forclusion du Nom-du-Père. Si celle-ci implique l'absence du signifiant d'exception qui dans l'Autre va permettre que se limite la jouissance et, à ce titre, constitue

[3]M. SAFOUAN, "De la fonction du père réel" in Études sur l'Oedipe, Seuil, 1974, p. 131.

[4]"… ce cas border-line qu'est L'homme aux loups." énonce-t-il dans la séance du 19 décembre 1962, séminaire IX, L'angoisse, inédit.

[5]M. SAFOUAN, op. cit., p. 135.

un défaut primordial du symbolique comme tel, ici le tableau est différent puisque la forclusion est mise en oeuvre par le sujet lui-même pour se défendre contre la menace de castration. Elle est l'effet de sa récusation pour échapper à assumer en son nom propre l'exigence du renoncement à la toute-jouissance que métaphorise l'accomplissement des désirs incestueux. Il n'est donc pas difficile de penser que ce cas de figure puisse résulter de la conjonction d'un double mouvement, celui d'un père réel qui ne soutient pas la rencontre et celui d'un sujet qui "en profite" pour désavouer la pertinence de son intervention. On devra même ajouter que la fréquence de ce cas de figure sera d'autant plus grande que l'issue de ce face à face sera laissée ouverte car plus le sujet pourra éviter la confrontation avec le père réel, plus il aura tendance à désavouer son intervention. Mais paradoxalement, c'est un jeu à "qui gagne, perd", car plus le sujet aura des chances de sortir vainqueur de ce slalom, plus il se retrouvera vaincu pour ce qui est de sa capacité à désirer.

Si l'effet dans les deux cas est une forclusion, dans le cas de la psychose, il s'agit en quelque sorte d'une forclusion essentiellement passive puisque le sujet est contraint de faire avec un environnement marqué par des carences symboliques. Mais dans le cas de figure que nous évoquons, la forclusion s'avère être plutôt la réponse du sujet à l'absence de rencontre avec une figure de père réel qui serait en mesure de fournir le mode d'emploi. Donc conjonction de la démission du père réel et du désaveu par le sujet non pas du Nom-du-Père, mais de son actualisation par un père réel. Voilà ce qui signe une forclusion que l'on pourrait qualifier d'active.

Autrement dit, ce qu'autorise le dispositif d'un social qui laisse croire que la nécessité de soustraction de jouissance est périmée, c'est la possibilité pour le sujet de se constituer ou de penser se constituer en évitant systématiquement la menace de castration. Ceci est tout à fait intéressant, d'autant plus s'il est ajouté que le mécanisme qui maintient simultanément le refoulement originaire et qui, en même temps, se soutient d'une forclusion, c'est précisement le mécanisme du désaveu, le déni en l'occurrence du père réel.

Cela pourrait prêter à beaucoup de discussions, mais ce qui importe, c'est de voir que cela produit une sorte de sujet immunisé contre la castration en même temps que fondé sur elle. Ne serait-ce pas là, en quelque sorte, la version moderne du clivage qui fait évidemment qu'un tel sujet est, de ce fait, abandonné à sa propre violence pulsionnelle comme s'il n'avait pas reçu le mode d'emploi ? « C'est comme si on ne m'avait pas donné le mode d'emploi » s'écrient certains. Je trouve cette formule assez pertinente. Dans la mesure où ils n'ont pas rencontré d'autre possibilisant, mais que par ailleurs, la structure du Nom-du-Père est en place.

J'avais été très intéressé par la formulation qui avait été donnée pour annoncer cette journée, lorsqu'était évoquée la nécessité des réponses à inventer pour faire face à la violence. Je vous donnerai deux trois indications qui me sont venues comme cela.

D'abord, je pense que repérer qu'il s'agit d'un « tout se passe comme si » a quand même bien l'avantage de faire entendre que la légitimité d'endosser la haine de l'autre dans son trajet de subjectivation est toujours de mise, même si le sujet n'est plus soutenu par le système social d'aujourd'hui. Parce que la légitimité qui permet de soutenir cette adresse, n'est pas à trouver dans le social, mais dans les contraintes de la structure, celles qui organisent l'humus humain. Ensuite, je crois qu'il va falloir évidemment revoir nos copies, et nos façons de fonctionner parce qu'il s'agira bien - bon gré, mal gré - de donner de la place à cette nouvelle donne. Les gens que nous allons voir, seront de plus en plus du style de ceux qui, à l'école, ne disent plus « Je ne veux pas aller au tableau noir », mais plutôt : « De quel droit m'envoies-tu au tableau ? ». Ce sera notre monde commun de demain. Et donc évidemment, cela va nous solliciter à un autre endroit parce que cela posera autrement la question de la place qu'on occupe alors dans le transfert. Je crois que cette évolution vise aussi bien l'analyste dans son cabinet que celui qui travaille avec des jeunes dans la relation au quotidien. Il va falloir là penser la manière de faire entendre – autrement que sur le mode du rappel de l'interdit, puisque cela le sujet y est sourd par principe, vu sa récusation – qu'il n'y a pas moyen de fonder du possible sans d'abord consentir à de l'impossible. Il ne s'agira pas justement de fonctionner pour lui comme un soustracteur de jouissance, mais il s'agira plutôt de retrouver la voie – ce qui suppose la voix – qui réassumera d'être le témoin de la nécessité de cette soustraction. ce qui est un petit peu différent.

Enfin, un dernier point que je voudrais indiquer, c'est que ceci maximalise ce qu'est une rencontre aujourd'hui, et ceci concerne autant le travailleur social, que l'enseignant,

que le parent, que l'ami… On voit bien qu'aujourd'hui l'enjeu de la rencontre est entièrement dans les mains des deux sujets qui se confrontent et qu'elle n'est plus laissée au social, comme c'était le cas hier. Et il faudra faire sien ce mode de fonctionnement, car il sera celui avec lequel nous devrons travailler demain.

Voilà, c'est un peu ça que je voulais vous amener et je voudrais terminer ... Si vous le permettez. Ce n'est pas mon habitude, mais j'ai été très touché par un écrit de celle qui partage mon existence, et qui est à ce jour inédit[6], qu'elle m'a autorisé à vous lire, et donc que je vous lis ce texte qui rend très bien l'enjeu de cette violence qui émerge de temps en temps au travers d'un fait divers.

Et s'il parlait, de l'intérieur, l'entendrait-on ; s'il disait encore quelque chose, des mots encore vivants, quelques mots non morts qu'il lancerait du dedans des murs, qu'il prononcerait dans le tapage du dedans, dans le vacarme de la bonne marche de tout, du bon ordre, dans le claquement de sécurités de toutes sortes, les grincements de cages métalliques, le bruitage de télévisions, les éclats de voix sans nom, dans le bruit de fond couvrant les journées comme une chape, comme un bloc pareil à un silence, finalement, oui, dans le silence de façade où plus nulle ombre nulle part ;

s'il élevait la voix dans le silence, si, du milieu de l'évidence de tout, de la certitude aveuglante il se forçait à hausser le ton, se saisissant vaille que vaille de sa voix, se ressaisissant, en quelque sorte, malgré l'immobilité qui l'enserre, en dépit de la torpeur où il glisse sans rien pouvoir ;

si, dans un soubresaut, il lançait comme un appel ou plutôt une espèce de déclaration disant qu'il va dire quelque chose, que c'est contre l'immobilité et la torpeur qu'il le dit et que, pourtant, ce qu'il va dire, cela aussi est pris dans l'immobilité et la torpeur, mais que quand même, parler est ce qui reste;

s'il disait que parler est ce qui reste d'avoir voulu, qu'il parle encore pour se rappeler que depuis toujours il voulait quelque chose, mais quoi, il n'a jamais su, que, même ce qu'il croyait vouloir, depuis toujours, depuis le début, était comme maintenant, déjà, comme englué, comme pas la peine, et que ça, il le savait, il le sait, que ce savoir-là seul a échappé à l'engourdissement, qu'il lui sert juste à se voir maintenant comme il est, comme ils sont tous ;

s'il ajoutait qu'eux tous, il les regarde, pris dans le vacarme de la bonne marche de tout, occupés, courant pour courir, pour ne pas se voir, eux, englués comme tout le monde, que parmi eux, personne qui lui ait parlé, jamais, il s'en souviendrait, ça lui avait manqué ;

s'il disait encore que, eux, il ne voudrait pas leur ressembler ni finir comme ils finissent, endormi sans le savoir, bien que savoir soit pire, qu'on ne puisse pas tenir longtemps comme ça, à se voir devenu comme si on n'y était pas, que ça vous fait vous réveiller la nuit en criant, avec une idée comme une certitude aveuglante, toujours la même, l'idée de vouloir quelque chose, encore, une dernière fois, d'arriver à faire quelque chose de supérieur, de capital, qui vous délivrerait de l'immobilité et de la torpeur, qui vous rendrait unique, qui vous ferait être quelqu'un, enfin ; et ceux qui ne lui ont jamais parlé verraient, il leur en laisserait juste le temps ;

s'il criait cela, du milieu du vacarme intérieur, dans l'éblouissante évidence de tout, l'entendrait-on, avant qu'il apparaisse à une fenêtre de façade, avec son arme à feu ? [1]

Nicole Malinconi

[6] Texte de Nicole Malinconi. Depuis ce texte a été publié dans "La chambre du regard", ouvrage publié à l'occasion du quarantième anniversaire du Club Antonin Artaud, éditions de la lettre volée, 2003.

[1] In "La chambre du regard", ouvrage publié à l'occasion du quarantième anniversaire du Club Antonin Artaud, éditions de la lettre volée, 2003.